

POUSSIÈRE DE FAÉ

Je déteste quand des faé viennent au bar. Ils ne vous donnent jamais de pourboire – pas parce qu'ils sont radins, mais parce qu'ils n'y pensent pas. Prenez Claudine, par exemple, la faé qui venait de franchir la porte d'entrée. Un mètre quatre-vingts, une longue chevelure brune, superbe; Claudine avait visiblement de l'argent et une garde-robe fournie (et elle attirait les hommes comme la pastèque attire les mouches), mais elle oubliait presque systématiquement de laisser même un dollar. En plus, à l'heure du déjeuner, vous devez veiller à ôter de la table le bol de tranches de citron. Les faé sont allergiques au citron et au lime, comme les vampires le sont à l'argent et à l'ail.

Ce soir d'été, j'étais déjà de mauvaise humeur, quand Claudine est entrée. J'étais en colère contre mon ex-petit ami, Bill Compton, alias Bill le Vampire; mon frère Jason avait de nouveau reporté un rendez-vous pour m'aider à déplacer une armoire, et je venais de recevoir par courrier ma taxe d'habitation.

Aussi, lorsque Claudine est allée s'asseoir à une de mes tables, je me suis dirigée vers elle d'un pas raide sans déborder de sympathie.

— Pas de vampires dans les parages? a-t-elle demandé sans préambule. Même Bill?

Les vampires ont pour les faé le même goût que les chiens pour les os: ce sont des jouets super et un régal à manger.

— Pas ce soir. Bill est à La Nouvelle-Orléans. Je lui ramasse son courrier.

La bonne poire, c'est moi.

Claudine s'est détendue.

— Très chère Sookie.

— Qu'est-ce que tu veux boire?

— Oh, une de ces horribles bières, a-t-elle dit avec une grimace.

Claudine aimait bien les bars, mais n'appréciait pas vraiment la boisson. Comme la plupart des faé, elle adorait attirer l'attention et provoquer l'admiration: mon patron, Sam, dit que c'est une des caractéristiques des faé.

Je lui ai apporté sa bière.

— Tu as une minute? m'a-t-elle demandé.

J'ai froncé les sourcils. Claudine n'avait pas l'air aussi joyeuse que d'habitude.

— Juste une, ai-je répondu, car la table près de la porte me réclamait en braillant et en hurlant.

— J'ai un boulot pour toi.

En dépit de ce que cela impliquait, c'est-à-dire avoir affaire à Claudine, que j'aimais bien mais en qui je n'avais aucune confiance, j'étais intéressée. J'avais sacrément besoin d'argent.

— Qu'est-ce que je dois faire?

— J'ai besoin que tu viennes écouter des humains.

— Ils sont au courant, ces humains?

Claudine m'a lancé un regard innocent:

— Qu'est-ce que tu veux dire, ma puce?

Je détestais ces simagrées.

— Est-ce qu'ils sont disposés à... eh bien, à ce qu'on les écoute ?

— Ce sont les invités de mon frère Claude.

J'ignorais que Claudine avait un frère. Je ne sais pas grand-chose des faé ; Claudine était la seule que j'aie jamais rencontrée. Si elle était représentative de sa race, je me demandais comment celle-ci avait pu survivre à l'Éradication. Enfin, je ne pensais pas que le nord de la Louisiane puisse se montrer très hospitalier envers les êtres de leur confession. Cette partie de l'État est en majorité rurale, très imprégnée de protestantisme évangélique. Ma petite ville de Bon Temps, à peine assez grande pour disposer de son propre Wal-Mart, a dû attendre deux ans pour entrevoir un vampire, après que ceux-ci eurent annoncé leur existence, et leur volonté de vivre en paix au milieu de nous. Le délai était peut-être nécessaire : de cette façon, les gens d'ici avaient eu le temps de se faire à l'idée, quand Bill a fait son apparition.

Mais si mes concitoyens venaient à découvrir l'existence des loups-garous, des métamorphes, des faé, et de je ne sais quoi d'autre encore, j'avais le sentiment que cette tolérance très politiquement correcte s'évanouirait à la vitesse de l'éclair.

— D'accord, Claudine. Quand ?

La table bruyante était déchaînée.

— Sookie la Cinglée ! Sookie la Cinglée !

C'était toujours la même rengaine quand les gens avaient trop bu. J'y étais habituée, mais c'était toujours blessant.

— Tu sors à quelle heure ce soir ?

On s'est entendues sur le fait que Claudine viendrait me prendre chez moi un quart d'heure après la fin de mon service. Elle est partie sans finir sa bière. Ni laisser de pourboire.

Mon patron, Sam Merlotte, a fait un signe de tête en direction de la porte par laquelle elle venait de sortir. Sam est lui-même un métamorphe.

— Qu'est-ce qu'elle voulait, la faé ?

— Elle a besoin de moi pour un boulot.

— Où ça ?

— Là où elle habite, je suppose. Elle a un frère, tu étais au courant ?

— Tu veux que je vienne avec toi ?

Sam est un ami, le genre sur lequel on fantasme quelquefois.

Des fantasmes classés X.

— Merci, mais je crois que je peux gérer Claudine.

— Mais tu n'as pas rencontré le frère.

— Ça ira.

J'ai l'habitude de veiller, pas seulement parce que je suis serveuse, mais aussi parce que je suis sortie avec Bill pendant un bon moment. La nuit était froide, et j'avais eu le temps d'ôter mon uniforme du *Merlotte* pour enfiler un jean noir et un twin-set vert cendré (un JC Penney en solde) lorsque Claudine est passée me prendre à ma vieille maison dans les bois. J'avais dénoué ma queue de cheval.

— Tu devrais porter du bleu plutôt que du vert, pour aller avec tes yeux, a remarqué Claudine.

— Merci pour le conseil.

— Je t'en prie.

Claudine avait l'air ravie de partager avec moi son sens du style. Mais son sourire, d'habitude tellement rayonnant, semblait teinté de tristesse.

— Que veux-tu que j'apprenne de ces gens ?

— Nous en parlerons une fois arrivées, a-t-elle décrété.

Puis elle ne m'a plus rien dit tout le du reste du trajet, tandis que nous roulions vers l'est. D'ordinaire,

Claudine était bavarde. Je commençais à me dire que j'avais manqué de jugeote en acceptant ce travail.

Claudine et son frère habitaient une grande maison de style ranch, dans la banlieue de Monroe, une ville qui n'avait pas seulement un Wal-Mart, mais carrément tout un centre commercial. Elle a frappé à la porte d'entrée suivant un code convenu, et au bout d'une minute le battant s'est ouvert. J'ai écarquillé les yeux. Claudine ne m'avait pas prévenue qu'elle avait un jumeau.

S'il avait revêtu les vêtements de sa sœur, il aurait pu se faire passer pour elle. C'en était inquiétant. Il avait les cheveux coupés plus court, mais pas de beaucoup. Repoussés sur sa nuque, ils couvraient néanmoins ses oreilles. Il avait les épaules plus larges qu'elle, mais n'affichait aucune ombre de barbe, même à cette heure avancée de la nuit. Les faé mâles n'ont peut-être pas de poils ? Claude ressemblait à un mannequin pour sous-vêtements Calvin Klein ; d'ailleurs, si le designer avait été présent, il aurait sûrement signé un contrat illico aux jumeaux, en bavant d'admiration.

Claude a reculé pour nous laisser entrer.

— C'est elle ? a-t-il demandé à Claudine.

Elle a hoché la tête.

— Sookie, voici mon frère, Claude.

— Enchantée, ai-je dit en tendant la main.

Un peu surpris, il m'a rendu ma poignée de main, et a regardé sa sœur :

— Elle est confiante.

— Les humains, tu sais, a dit Claudine avec un haussement d'épaules.

Claude m'a fait traverser un salon très conventionnel, puis un couloir lambrissé menant à la salle de séjour. Un homme y était assis sur une chaise. Il n'avait pas vraiment le choix : il y était ligoté

à l'aide d'une corde de nylon, semblait-il. Petit, musclé, blond, les yeux bruns, il semblait à peu près du même âge que moi, vingt-six ans.

— Hé, ai-je fait avec un couinement qui ne m'a pas plu, pourquoi cet homme est-il attaché ?

— Mais parce que sinon, il s'enfuirait, m'a répondu Claude, surpris.

L'espace d'une seconde, j'ai plongé la tête dans mes mains.

— Écoutez, tous les deux, je veux bien examiner ce type s'il a fait quelque chose de mal ou si vous voulez l'éliminer en tant que suspect dans une affaire qui vous concerne. Mais si tout ce que vous voulez savoir c'est s'il vous aime vraiment, ou un truc débile de ce genre... Où vous voulez en venir ?

— Nous pensons qu'il a tué notre triplée, Claudette. J'ai failli dire : « Il y en avait trois comme vous ? », avant de réaliser que ce n'était pas le plus important.

— Vous pensez qu'il a tué votre sœur ?

Claudine et Claude ont acquiescé à l'unisson.

— Ce soir, a précisé Claude.

J'ai marmonné « D'accord », et je me suis penchée sur le blond.

— Je vais enlever le bâillon.

Ils n'ont pas eu l'air trop ravis, mais j'ai fait glisser le mouchoir dans son cou. Le jeune homme a hurlé :

— Ce n'est pas moi !

— Bien. Vous savez qui je suis ?

— Non. Vous n'êtes pas un truc comme eux, hein ?

Je ne sais pas ce qu'il imaginait que pouvaient être Claude et Claudine, quel qualificatif d'un autre monde ils avaient pu lui balancer. J'ai soulevé mes cheveux pour lui montrer que mes oreilles étaient arrondies, et non en pointe, mais cela n'a pas eu l'air de le rassurer.

— Un vampire ? a-t-il demandé.

J'ai dévoilé mes dents. Les canines des vampires ne s'allongent que lorsque le sang, le sexe ou la bataille les excite, mais même rétractées elles restent remarquablement pointues. Les miennes sont parfaitement normales.

— Je suis une humaine tout ce qu'il y a de plus banal. Enfin, pas tout à fait. Je peux lire dans vos pensées.

Il a eu l'air terrifié.

— De quoi vous avez peur ? Vous n'avez rien à craindre, si vous n'avez tué personne, ai-je susurré d'une voix chaude, aussi fondante que du beurre sur un épi de maïs.

— Qu'est-ce qu'ils vont me faire ? Et si vous vous trompez, et que vous leur dites que c'est moi ? Qu'est-ce qu'ils vont faire ?

Bonne question. J'ai levé les yeux sur les jumeaux.

— On le tuera et on le mangera, a énoncé Claudine avec un sourire ravissant.

Elle m'a lancé un clin d'œil quand le blond les a dévisagés l'un après l'autre, les yeux écarquillés de terreur.

Mais pour ce que j'en savais, Claudine pouvait très bien parler sérieusement. Je ne me souvenais pas de l'avoir jamais vue manger. Le terrain devenait dangereux. Dans la mesure de mes moyens, j'essaie de soutenir les membres de ma propre espèce. Ou en tout cas, de les faire sortir vivants de situations délicates.

J'aurais dû accepter l'offre de Sam.

— Cet homme est le seul suspect ? ai-je demandé aux jumeaux.

(Devais-je les baptiser « jumeaux » ? Pour être plus précise, je pouvais les considérer comme les deux tiers de triplés... Non. Trop compliqué.)

— Non, il y a un autre homme dans la cuisine, a dit Claude.

— Et une femme dans l'office.

Dans d'autres circonstances, j'aurais eu un sourire.

— Pourquoi êtes-vous certains que Claudette est morte ?

— Elle est venue nous voir sous la forme d'un esprit, et elle nous l'a annoncé, a fait Claude d'un air surpris. C'est un rituel de mort, chez nous.

Je me suis accroupie, en essayant de trouver des questions intelligentes à poser.

— Quand cela se produit, l'esprit vous communique-t-il les circonstances de sa mort ?

— Non, a fait Claudine en secouant la tête, ce qui a fait tournoyer sa longue chevelure brune d'une épaule à l'autre. Il s'agit plutôt d'un dernier adieu.

— Vous avez trouvé le corps ?

Ils ont pris une mine dégoûtée, et Claude m'a expliqué, d'un air hautain :

— Nous disparaissions.

Autant pour l'examen du cadavre.

— Vous pouvez me dire où se trouvait Claudette quand elle a... euh... disparu ? Plus j'en sais, plus je peux poser de questions judicieuses.

Lire dans les pensées n'est pas si facile que cela en a l'air. La clé, pour obtenir la bonne pensée, consiste à poser les questions adéquates. La bouche peut dire ce qu'elle veut, la tête, elle, ne ment pas. Mais si l'on ne pose pas la bonne question, la bonne pensée ne jaillira pas.

— Claudette et Claude sont danseurs exotiques au *Hooligans*, a expliqué Claudine avec fierté, comme si elle venait de m'annoncer qu'ils appartenaient à l'équipe olympique.

Je n'avais jamais rencontré de strip-teaseur auparavant, homme ou femme. La perspective de voir Claude pratiquer un strip-tease a éveillé au plus haut point mon intérêt, mais je me suis forcée à me concentrer sur la défunte Claudette.

— Donc, Claudette travaillait hier soir ?

— Elle devait récolter l'argent à l'entrée. C'était la *ladies' night* au *Hooligans*.

— Ah, d'accord. Donc, vous... euh, vous vous produisiez ? ai-je dit à Claude.

— Oui. Nous enchaînons deux shows pour la *ladies' night*. Je faisais le Pirate.

J'ai essayé de réprimer l'image qui venait de naître dans mon esprit.

— Et cet homme-là ? ai-je demandé en inclinant la tête en direction du blond, qui se montrait très sage en s'abstenant de gémir ou de supplier.

— Moi aussi, je suis strip-teaseur. Je faisais le Flic.

«OK. Sookie, enferme ton imagination dans une boîte et assieds-toi dessus.»

— Vous vous appelez ?

— Mon nom de scène, c'est Barry le Barbier. Mon vrai nom, Ben Simpson.

— Barry le Barbier ? ai-je répété, perplexe.

— J'aime raser les gens.

J'ai eu un blanc, avant de sentir une rougeur m'envahir lorsque j'ai compris qu'il ne parlait pas de raser des joues pleines de barbe. J'ai demandé aux jumeaux :

— Et qui sont les deux autres personnes ?

— La femme dans l'office s'appelle Rita Child. C'est la propriétaire du *Hooligans*, a répondu Claudine. Et l'homme dans la cuisine, Jeff Puckett, est le videur.

— De tous les employés du *Hooligans*, pourquoi vous avez choisi ces trois-là ?

— Parce qu'ils se sont disputés avec Claudette. C'était une femme très énergique, a expliqué Claude avec sérieux.

— Énergique, mon cul ! a jeté Barry le Barbier, prouvant par là que le tact ne constitue pas une condition préalable à un boulot de strip-tease. Cette femme était une emmerdeuse en talons aiguilles !

— Sa personnalité ne constitue pas vraiment un élément crucial dans la détermination du coupable, ai-je souligné, ce qui lui a fermé le clapet. Elle ne sert qu'à indiquer le pourquoi du crime. Continuez, je vous en prie, ai-je demandé à Claude. Où vous trouviez-vous tous les trois ? Et où étaient les gens que vous reprenez ici ?

— Claudine était ici, à la maison, en train de nous préparer le dîner. Elle travaille chez Dillard's, le grand magasin, au service consommateur.

Elle devait être parfaite ; son implacable gaieté était capable d'apaiser n'importe qui. Claude a continué :

— Claudette, comme je l'ai dit, devait encaisser les entrées. Barry et moi participions aux deux shows. Rita range toujours la recette du premier show dans le coffre, pour que Claudette ne reste pas là avec trop de liquide. Nous avons été dévalisés plusieurs fois. Jeff a passé presque tout son temps assis derrière Claudette, dans une petite cabine juste à l'intérieur de l'entrée principale.

— Et quand Claudette a-t-elle disparu ?

— Peu après le début du deuxième show. Rita dit qu'elle a pris à Claudette la recette du premier show pour la ramener à son coffre, et que Claudette était toujours assise là quand elle est partie. Mais Rita déteste Claudette, parce que celle-ci allait quitter le *Hooligans* pour *Foxes*, et que je parlais avec elle.

— *Foxes* est un autre club ?

Claude a opiné de la tête.

— Et pourquoi partiez-vous ?

— Un meilleur salaire, des loges plus grandes.

— D'accord, nous aurions donc là la motivation de Rita. Et Jeff ?

— Jeff et moi, nous avons une relation, a dit Claude. (Mon fantasme de pirate est tombé à l'eau.) Claudette voulait que je rompe avec lui, elle disait que je méritais mieux.

— Et vous avez suivi ses conseils sur votre vie amoureuse ?

— C'était l'aînée, de plusieurs minutes, a-t-il répondu simplement. Mais j'aime... j'aime beaucoup Jeff.

— Et vous, Barry ?

— Elle a fichu mon numéro en l'air, a répondu Barry d'un ton maussade.

— En faisant quoi ?

— Comme je terminais, elle a crié : « Dommage que tu n'aies pas une plus grosse matraque ! »

Claudette semblait déterminée à mourir, de toute évidence.

— D'accord, ai-je déclaré en mettant au point mon plan d'action.

Je me suis agenouillée devant Barry, et j'ai posé la main sur son bras. Il s'est contracté.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-cinq ans, m'a-t-il répondu, mais son esprit m'a donné une autre réponse.

— C'est faux, n'est-ce pas ? lui ai-je demandé d'une voix douce.

Il a pâli sous son magnifique bronzage, presque aussi superbe que le mien.

— Oui, a-t-il reconnu d'une voix étranglée. J'ai trente ans.

— Je ne m'en serais jamais douté ! a fait Claude, à qui Claudine a intimé de se taire.

— Et pourquoi n'aimiez-vous pas Claudette ?

— Elle m’a insulté en public, je vous l’ai dit.

Mais l’image qui s’était formée dans son esprit était tout à fait différente.

— Et en privé ? Elle vous a dit quelque chose en privé ?

Après tout, la télépathie, ça n’a rien à voir avec regarder la télévision. Dans leur propre cerveau, les gens ne relient pas les événements de la façon dont ils le feraient s’ils racontaient l’histoire à quelqu’un d’autre.

Barry a eu l’air gêné, et encore plus en colère.

— Oui, en privé. Nous couchions ensemble depuis un moment, et un beau jour, ça ne l’a plus intéressée.

— Elle vous a dit pourquoi ?

— Elle m’a dit que je n’étais pas... à la hauteur.

Elle avait utilisé une autre expression. Je me suis sentie gênée pour lui quand j’ai entendu dans sa tête les paroles qu’elle avait prononcées.

— Qu’avez-vous fait entre les deux shows, Barry ?

— Nous avons une heure. Je pouvais caser deux rasages.

— Vous êtes payé pour ça ?

— Et comment ! a-t-il fait avec un sourire qui ne signifiait aucunement que c’était drôle. Vous croyez que j’irais raser l’entrecuisse d’un inconnu sans me faire payer ? Mais je concocte tout un rituel, je prétends que ça m’excite. Je me fais cent dollars par tête.

— Quand avez-vous vu Claudette ?

— Quand je suis sorti pour mon premier rasage, juste à la fin du premier show. La fille et son petit ami se tenaient près de la cabine, là où je leur avais donné rendez-vous.

— Vous avez parlé à Claudette ?

— Non, je me suis contenté de la regarder, a-t-il remarqué d’un ton triste. J’ai vu Rita, qui se dirigeait

vers la cabine avec la pochette pour la recette, et Jeff, assis comme d'habitude sur le tabouret au fond.

— Et vous êtes retourné à votre rasage ?

Il a hoché la tête.

— Combien de temps cela vous prend-il ?

— Normalement, entre trente et quarante minutes. En programmer deux, c'était un peu risqué, mais ça a marché. Je fais ça dans la loge, et les autres types se débrouillent pour se tenir à l'écart.

Il se détendait, le flot de ses pensées se calmait, se déroulait plus facilement. La première personne ce soir là avait été une femme anorexique au point qu'il s'était demandé si elle n'allait pas claquer pendant son numéro de rasage. Elle se trouvait belle, et avait de toute évidence apprécié de lui montrer son corps. Son petit ami avait pris son pied en observant la scène.

J'entendais le bourdonnement de la voix de Claudine en arrière-plan, mais j'ai gardé les yeux fermés et mes mains posées sur Barry, pour distinguer le second « client », un type, et j'ai vu son visage. Oh, mince. Il s'agissait de quelqu'un que je connaissais, un vampire du nom de Maxwell Lee.

J'ai dit à voix haute, sans ouvrir les yeux :

— Il y avait un vampire au bar. Barry, quand vous avez fini de le raser, qu'a-t-il fait ?

— Il est parti. Je l'ai vu quitter les lieux par la porte de derrière. Je m'assure que mes clients ne traînent pas dans les coulisses. C'est à cette seule condition que Rita me laisse pratiquer les rasages au club.

Bien entendu, Barry ignorait les problèmes que les faé ont avec les vampires. En matière de faé, certains vampires font preuve de moins de maîtrise que d'autres. Les faé sont forts, plus forts que les

humains, mais les vampires, eux, sont encore plus forts que n'importe quoi d'autre sur cette terre.

— Et vous n'êtes pas retourné à la cabine, pour parler avec Claudette ?

— Je ne l'ai pas revue.

— Il dit la vérité, ai-je assuré à Claudine et Claude. Pour autant qu'il le sache.

J'aurais pu poser d'autres questions mais, à la première « écoute », Barry ne savait rien de la disparition de Claudette.

Claude m'a fait entrer dans l'office, où attendait Rita Child. La pièce de plain-pied était très bien rangée, mais guère conçue pour deux personnes, dont une scotchée sur un fauteuil de bureau à roulettes avec du ruban adhésif. En plus, Rita Child était une femme robuste, et ressemblait exactement à ce à quoi je m'attendais, de la part d'une propriétaire de club de strip-tease – peinturlurée, teinte en brune, et sanglée dans une robe provocante avec des sous-vêtements high-tech qui la moulaient de façon à lui sculpter une silhouette aguichante.

Elle était également folle de rage. Elle m'a balancé un coup de talon aiguille qui m'aurait fait sauter l'œil si je n'avais pas eu la présence d'esprit de bondir en arrière alors que je m'agenouillais devant elle. Je me suis affalée sur mon fondement avec un manque total d'élégance.

— Rita, ça suffit, a dit Claude très calmement. Ici, vous n'êtes pas la patronne. Nous sommes chez nous.

Il m'a aidée à me relever, et m'a épousseté le derrière de façon tout à fait impersonnelle.

— Nous voulons juste savoir ce qui est arrivé à notre sœur, a ajouté Claudine.

Derrière son bâillon, Rita a produit des sons qui n'avaient rien de conciliant. J'en ai retiré le

sentiment qu'elle se fichait éperdument des raisons qui avaient poussé les jumeaux à la kidnapper et à l'immobiliser dans leur office. Plutôt que d'utiliser un chiffon, ils lui avaient scotché la bouche, et après l'incident du coup de pied, j'ai pris un certain plaisir à arracher l'adhésif.

Rita m'a gratifiée de quelques qualificatifs en rapport avec mes ancêtres et ma moralité.

— C'est l'hôpital qui se fout de la charité, ai-je glissé quand elle s'est interrompue pour reprendre sa respiration. Maintenant, vous m'écoutez ! Vous ne me sortez pas ce genre d'insanités, vous la fermez, et vous répondez à mes questions. Vous ne semblez pas vous faire une idée très claire de votre situation.

Sur ces mots, la propriétaire du club s'est un peu calmée. Elle continuait à me foudroyer du regard de ses petits yeux bruns et à essayer de se libérer de ses liens, mais paraissait avoir une meilleure compréhension des choses.

— Je vais vous toucher, l'ai-je prévenue.

J'avais peur qu'elle ne me morde si j'effleurais son épaule nue, aussi ai-je posé la main sur son avant-bras, juste au-dessus de l'endroit où ses poignets étaient attachés aux bras du fauteuil à roulettes.

Sa tête était un dédale de fureur. Elle était tellement enragée qu'elle manquait totalement de lucidité. Elle consacrait toute son énergie mentale à injurier les jumeaux, et maintenant, moi. Elle me soupçonnait d'être une sorte de tueuse surnaturelle, et je me suis dit qu'il n'y aurait pas de mal à ce qu'elle ait peur de moi pendant un moment.

— Quand avez-vous vu Claudette ce soir ?

— Quand je suis allée chercher la recette du premier show, a-t-elle grommelé, et effectivement, j'ai vu la main de Rita se tendre, et une autre longue main blanche placer dedans une pochette en vinyle

zippée. Je travaillais dans mon bureau pendant le premier show. Mais je récupère l'argent entre les deux, pour ne pas perdre trop si nous nous faisons braquer.

— Elle vous a donné la pochette, et vous êtes repartie ?

— Oui. Je suis allée mettre l'argent au coffre jusqu'à la fin du second show. Et je ne l'ai pas revue.

Il me semblait bien que c'était la vérité. Je ne distinguais aucune autre image de Claudette dans la tête de Rita. Mais je voyais que sa mort lui apportait beaucoup de satisfaction, et qu'elle était farouchement déterminée à garder Claude dans son club.

— Maintenant que Claudette n'est plus là, vous allez quand même partir au *Foxes* ? ai-je demandé à celui-ci, pour provoquer une réponse peut-être révélatrice de la part de Rita.

Claude m'a contemplée, surpris et dégoûté.

— Je n'ai pas eu le temps de réfléchir au lendemain, a-t-il répliqué d'un ton brusque. Je viens de perdre ma sœur.

J'ai surpris un sursaut de joie dans l'esprit de Rita. Elle en pinçait sévèrement pour Claude. Et d'un point de vue plus terre à terre, il représentait un sacré atout pour *Hooligans*, puisque, même les soirs de congé sans shows, il pouvait se débrouiller, grâce à la magie, pour que le public dépense gros. Claudette avait renoncé à utiliser ses pouvoirs au profit de Rita, mais Claude n'y réfléchissait pas à deux fois. Se servir de ses dons innés de faé pour s'attirer l'admiration des gens était pour Claude un truc d'ego qui n'avait que peu de rapport avec l'aspect financier de la chose.

En l'espace d'un éclair, j'ai tiré tout cela de Rita. Je me suis relevée :

— D'accord. J'en ai fini avec elle.

Elle était ravie.

Nous avons quitté l'office pour la cuisine, où patientait le dernier candidat au titre de meurtrier. Il avait été poussé sous la table, et un verre avec une paille était posé devant lui, pour qu'il puisse se pencher pour boire. Son statut d'ancien amant avait servi à Jeff. Il n'était même pas bâillonné.

J'ai observé alternativement Claude et Jeff, pour essayer de comprendre. Jeff portait une moustache brun clair qui avait besoin d'être taillée, une barbe de deux jours, et il avait des petits yeux noisette. Pour autant que je puisse en juger, il paraissait en meilleure forme physique que certains des videurs que j'avais connus, et il était encore plus grand que Claude. Mais il ne m'a pas fait grande impression, et pour la millionième fois, sans doute, je me suis fait la réflexion que l'amour était une chose étrange.

Claude s'est visiblement préparé mentalement, lorsqu'il s'est retrouvé face à son ex-amant.

Nous avons été hors de portée lors de l'interrogatoire de Rita, aussi ai-je expliqué à Jeff :

— Je suis là pour découvrir ce que vous savez de la mort de Claudette. Je suis télépathe, et je vais vous toucher pendant que je vous pose des questions.

Il a acquiescé de la tête. Très tendu, il fixait Claude du regard. Comme il était sous la table, je me suis mise derrière lui, et j'ai posé les mains sur ses larges épaules. J'ai tiré son tee-shirt sur le côté, juste assez pour appuyer mon pouce sur sa nuque.

— Jeff, racontez-moi ce que vous avez vu ce soir.

— Claudette est venue encaisser les entrées pour le premier show.

Sa voix était plus aiguë que je ne m'y attendais, et il n'était pas du coin. Il venait sans doute de Floride, me suis-je dit. Il a continué :

— Je ne la supportais pas, parce qu'elle se mêlait de ma vie privée, et je ne tenais pas à me retrouver avec elle. Mais Rita m'a demandé de le faire, alors, je l'ai fait. Je suis resté assis sur le tabouret, je l'ai regardée encaisser, et ranger l'argent dans la pochette. Elle en gardait un peu dans un tiroir pour avoir de la monnaie.

— Aucun client ne lui a posé de problème ?

— Non. C'était la *ladies' night*, et les femmes ne posent pas de problèmes à l'entrée. Il y en a eu au deuxième show. J'ai dû aller récupérer sur scène une fille qui manifestait un peu trop d'enthousiasme pour notre strip-teaseur Ouvrier du bâtiment. Mais la plupart du temps, je suis resté assis sur le tabouret à regarder.

— À quel moment Claudette s'est-elle évanouie ?

— Quand je suis revenu après avoir raccompagné cette fille à sa table, Claudette n'était plus là. Je l'ai cherchée, puis je suis allé demander à Rita si Claudette l'avait prévenue qu'elle prenait une pause. Je suis même allé voir dans les toilettes. Ce n'est qu'en rentrant dans la cabine que j'ai vu le truc scintillant.

— Quel truc scintillant ?

— Ce qui reste lorsque nous disparaissions, a murmuré Claude. De la poussière de faé.

L'avaient-ils balayée pour la garder ? La question serait probablement de mauvais goût.

— En un rien de temps, le deuxième show était terminé, le club fermait, j'ai cherché dans les coulisses, partout, des traces de Claudette, puis je me suis retrouvé ici avec Claude et Claudine.

Il ne semblait pas trop en colère.

— Savez-vous quelque chose de la mort de Claudette ?

— Non, et je le regrette. Je sais que c'est dur pour Claude, a-t-il dit, alors que les deux hommes avaient

les yeux rivés l'un sur l'autre. Elle nous a séparés, mais maintenant, elle n'est plus là.

— Je dois savoir, a martelé Claude, les dents serrées.

Pour la première fois, je me suis demandé ce que feraient les jumeaux si je ne découvrais pas le coupable. Cette pensée effrayante a aiguillonné mon activité cérébrale.

— Claudine! ai-je appelé.

Elle est entrée, une pomme à la main. Elle avait faim, et paraissait fatiguée, ce qui ne me surprenait guère. Elle avait sans doute travaillé toute la journée, et voilà qu'elle restait debout toute la nuit, et à pleurer sa sœur, par-dessus le marché.

— Tu peux pousser Rita jusqu'ici? lui ai-je demandé. Et Claude, pouvez-vous aller chercher Barry?

Une fois tout le monde rassemblé dans la cuisine, j'ai déclaré :

— Tout ce que j'ai vu et entendu semble indiquer que Claudette s'est évanouie au cours du deuxième show.

Après une seconde de réflexion, tout le monde a acquiescé. Barry et Rita avaient été de nouveau bâillonnés, ce qui me paraissait une excellente idée.

— Pendant le premier show, ai-je poursuivi en m'exprimant lentement pour ne pas me tromper, Claudette a encaissé les entrées. Claude se trouvait sur scène, Barry aussi, et même lorsqu'il n'y était pas, il ne s'est pas rendu à la cabine. Rita était dans son bureau.

Hochements de tête en chœur.

— Dans l'intervalle entre les shows, le club s'est vidé.

— Oui, a confirmé Jeff. Barry est venu chercher ses clients, et j'ai vérifié que tous les autres étaient partis.

— Vous avez donc quitté la cabine un petit moment ?

— Ah oui, c'est vrai, je suppose. Je fais ça tellement souvent, je n'y ai même pas pensé.

— Et pendant ce même intervalle, Rita est venue récupérer la pochette de la recette des mains de Claudette.

Hochement de tête énergique de l'intéressée.

— Donc, à la fin de l'intervalle, les clients de Barry sont partis. (Celui-ci a fait oui de la tête). Et vous, Claude ?

— Je suis allé me chercher à manger entre les deux shows. Je ne peux pas avaler grand-chose avant de danser, mais il fallait que je mange un morceau. Je suis revenu, Barry était tout seul et se préparait pour le deuxième show. J'ai fait de même.

— Et j'ai regagné le tabouret, a dit Jeff. Claudette était de retour au guichet d'encaissement. Elle était prête, avec le tiroir à monnaie, le tampon et la pochette. Elle ne m'adressait toujours pas la parole.

— Vous êtes bien sûr qu'il s'agissait de Claudette ? ai-je demandé à l'improvisiste.

— Ce n'était pas Claudine, si c'est ce que vous insinuez. Claudine est aussi douce que Claudette était acerbe, et elles ne s'asseyent pas de la même façon.

L'air ravi, Claudine a jeté son trognon de pomme dans la poubelle. Elle m'a lancé un sourire, me pardonnant déjà d'avoir posé des questions à son propos.

La pomme.

Claude, impatient, a ouvert la bouche pour parler, mais je l'ai interrompu d'un signe de la main.

— Je vais demander à Claudine de vous retirer vos bâillons, ai-je prévenu Rita et Barry. Mais à moins

que je ne vous pose une question, je ne veux pas entendre un mot de votre part, d'accord ?

Ils ont tous les deux hoché la tête.

Claudine leur a ôté les bâillons, tandis que Claude me foudroyait du regard.

Les idées s'entrechoquaient dans mon cerveau, comme sous un bombardement.

— Qu'est-ce que Rita a fait de la pochette ?

— Après le premier show ? a demandé Jeff d'un air perplexe. Eh bien, je vous l'ai dit. Elle l'a emportée.

Un signal d'alarme s'était déclenché dans ma tête. Je savais maintenant que j'étais sur la bonne voie.

— Vous avez dit que Claudette était prête, en attendant de commencer l'encaissement du second show.

— Oui, et alors ? Elle avait le tampon encreur, le tiroir à monnaie, et la pochette, a-t-il répété.

— D'accord. Pour le deuxième show, il lui fallait une deuxième pochette, car Rita avait emporté la première. Donc, quand Rita est venue chercher la recette du premier show, elle avait dans la main la deuxième pochette, n'est-ce pas ?

— Euh, je suppose, a dit Jeff en essayant de rassembler ses souvenirs.

— Et vous, Rita, que dites-vous ? Vous avez apporté la deuxième pochette ?

— Non. Il y en avait deux dans la cabine au début de la soirée. Je me suis contentée de prendre celle qu'elle avait remplie, et elle en avait une vide pour le deuxième show.

— Barry, avez-vous vu Rita se rendre à la cabine ?

Le strip-teaseur blond s'est mis à réfléchir frénétiquement. Je sentais les idées se bousculer dans son esprit.

— Elle avait quelque chose dans la main, a-t-il fini par déclarer. J'en suis sûr.

— Non ! a crié Rita. Elle était déjà là !

— Mais qu'est-ce qu'elle a de si important, cette pochette ? a demandé Jeff. C'est juste un truc en vinyle avec un zip, comme vous donnent les banques. Comment aurait-on pu faire du mal à Claudette avec ça ?

— Et si l'intérieur avait été frotté avec du jus de citron ?

Les deux faé ont tressailli, et l'horreur s'est peinte sur leurs visages.

— Cela aurait-il pu tuer Claudette ? leur ai-je demandé.

— Oh oui ! a répondu Claude. Elle y était particulièrement sensible. Même l'odeur du citron la faisait vomir. Les jours de lessive lui étaient effroyables, jusqu'au moment où nous avons découvert que les lingettes d'assouplissant étaient parfumées au citron. Il y a tellement de choses infectées par cette odeur immonde qu'elle a dû aller au magasin les renouveler.

Rita s'est mise à pousser un hurlement haut perché semblable à une alarme de voiture, qui paraissait interminable.

— Je jure que je n'ai rien fait ! Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi !

Mais son esprit transmettait : « Coincée, coincée, coincée, coincée. »

— Si, c'est vous.

Le frère et la sœur survivants s'étaient plantés devant le fauteuil à roulettes.

— Cédez-nous le club par contrat, a dit Claude.

— Quoi ?

— Vous nous cédez le club. Nous vous paierons même un dollar.

— Et pourquoi est-ce que je ferais ça ? Vous n'avez pas de cadavre ! Vous ne pouvez pas aller voir les flics ! Vous allez leur dire : « Je suis un faé, je suis

allergique au citron » ? Qui va aller croire ça ? a-t-elle ricané.

— Des faé ? a soufflé Barry.

Jeff n'a rien dit. Il ne savait pas que les triplés étaient allergiques au citron. Il ne savait pas que son amant était un faé. Quelquefois, je me fais du souci pour les humains.

J'ai suggéré :

— Barry devrait partir.

Claude a paru se réveiller. Il regardait Rita comme un chat guette un canari. Il a libéré le strip-teaseur, et lui a dit poliment :

— Au revoir, Barry. À demain soir au club. Ce sera notre tour de ramasser l'argent.

— Euh... oui, a fait Barry en se relevant.

Claudine n'avait cessé de remuer les lèvres, et le visage du strip-teaseur s'est détendu, dénué d'expression.

— À bientôt, c'était une chouette soirée, a-t-il lancé cordialement.

— Enchantée de vous avoir rencontré, Barry.

— Venez assister au show, un de ces jours, m'a-t-il dit avec un geste de la main avant de quitter la maison, guidé par Claudine jusqu'à la porte d'entrée.

Elle est revenue en un éclair.

Claude avait délivré Jeff. Il l'a embrassé, puis lui a dit : « Je t'appelle », avant de le pousser gentiment vers la porte de derrière. Claudine lui a jeté le même sort, et le visage de Jeff a lui aussi perdu son expression tendue pour se détendre complètement.

— Salut ! a lancé le videur en refermant la porte derrière lui.

— Moi aussi, vous allez me faire « abracadabra » ? ai-je demandé d'une voix flûtée.

— Voici ton argent, m'a dit Claudine en me prenant la main. Merci, Sookie. Je crois qu'elle peut

conserver le souvenir de tout ça, hein, Claude ? Elle s'est tellement bien conduite !

Je me suis sentie comme un chiot qu'on félicitait de s'être souvenu de sa première leçon de propreté.

Claude m'a considérée une minute, puis a acquiescé. Il a reporté son attention sur Rita, qui avait pris le temps de maîtriser sa panique.

De nulle part, il a fait apparaître un contrat.

— Signez, a-t-il intimé à Rita, et je lui ai tendu un stylo qui se trouvait sur le comptoir sous le téléphone.

— Vous prenez le club en échange de la vie de votre sœur ? a-t-elle dit, exprimant son incrédulité à un moment qui me paraissait vraiment mal choisi.

— Bien sûr.

Elle a lancé aux deux faé un regard de mépris. Elle s'est emparée du stylo et, dans le scintillement de ses bagues, a signé le contrat. Elle s'est redressée, a lissé sa jupe sur ses hanches rondes, et a rejeté la tête en arrière, avant de déclarer :

— J'y vais. Je possède un autre club à Baton Rouge. Je m'installerai là-bas.

— Vous feriez mieux de prendre vos jambes à votre cou.

— Quoi ?

— De vous mettre à courir. Vous nous devez de l'argent, plus une traque pour la mort de notre sœur. Nous avons l'argent, ou en tout cas le moyen de l'obtenir, a-t-il dit en désignant le contrat. Il ne nous reste plus que la traque.

— Ce n'est pas juste !

D'accord, cette réflexion-là, même moi, elle m'a dégoûtée.

Claudine n'avait plus l'air ni douce, ni farfelue, mais redoutable :

— Si vous parvenez à nous éviter pendant un an, vous aurez la vie sauve.

— Un an!

Rita semblait enfin appréhender la réalité de sa situation. Elle commençait à avoir l'air désespérée.

— À partir de... maintenant! a précisé Claude avant de relever les yeux de sa montre. Vous avez intérêt à y aller. On se donne un handicap de quatre heures.

— Juste pour s'amuser, a ajouté Claudine.

— Au fait, Rita? a jeté Claude, tandis que Rita fonçait vers la porte.

Elle s'est retournée pour le regarder, et Claude lui a souri :

— Notre arme ne sera pas le citron.